

Une semaine, un livre

N°658, 5 avril 2026

Christian Astolfi

L'Œil de la perdrix

Le bruit du monde 2024, Pocket 2025

204 pages

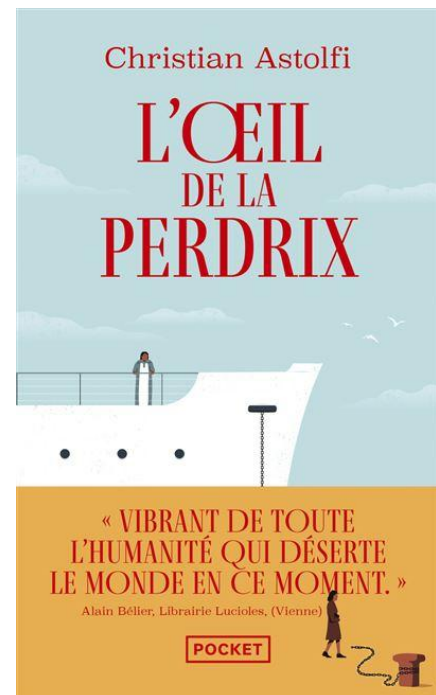
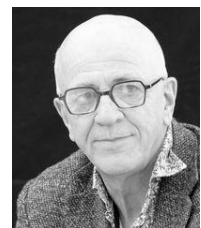
Banlieue nord de Toulon, années 50 : deux femmes se lient d'amitié. L'une est arrivée jeune de Corse avec son mari ouvrier, l'autre d'Algérie pour rejoindre son mari manœuvre.

Les deux femmes ne sont pas du même monde. L'une habite une petite maison, l'autre est installée dans le bidonville voisin. Tout les sépare, à commencer par la rue qui borde le bidonville, ainsi que les milieux et les cultures d'où elles viennent, mais ce sont la pauvreté, leur statut de femme, les malheurs de la vie, et leur envie de vivre qui les réunissent. Petit à petit, entre les événements des années 50 et les souvenirs qui remontent de l'enfance, Christian Astolfi brosse le portrait d'une génération de femmes déracinées, entre traditions ancestrales pesantes et modernité affleurante, de femmes qui luttent avec leurs moyens limités contre les hommes qui les négligent et la société qui les relègue dans un statut d'invisibilité. *L'Œil de la perdrix* raconte cette belle rencontre, une amitié forte qui soutiendra les deux protagonistes dans les épreuves qu'elles rencontreront, ou leur permettra de parler de leur passé et d'accepter, voire de lutter contre, leur statut de femme dans un milieu pauvre.

Christian Astolfi possède un style minutieux, lumineux et réaliste, tout en finesse mais sans excès, qui met en valeur les existences banales et ténues dont il parle. De la belle littérature, au service de la mise en lumière des femmes des milieux oubliés du milieu du XXe siècle, dans la reconstruction de l'après-guerre et les secousses de l'indépendance des colonies françaises – ici l'Algérie. *L'Œil de la perdrix* est un livre qui dit que donner un sens à sa vie n'est pas l'apanage des bourgeois, mais que tout le monde, même les femmes de bidonvilles, y a droit.

.....

Christian Astolfi est né en 1958 à Toulon dans une famille ouvrière. À 16 ans, il entre comme apprenti à l'Arsenal maritime et devient tôlier. Mais il reprend des études, en ergonomie, et réussit à devenir conseiller principal d'éducation à 25 ans, en collège puis en lycée. Il commence à écrire dans les années 90, mais son premier roman paraît en 2007. Il a écrit cinq livres qui portent tous sur le monde du travail, la filiation et la mémoire.



Extrait :

Depuis quelques mois, à l'initiative de Farida, nous avons déplacé nos rendez-vous dans le quartier au bout du port, là où la mer prend ses aises, en contrebas du quai de l'Eygoutier, au bord de la rivière dite « des Amoureux », par laquelle s'évacuent les eaux usées en direction du large. On y accède par un escalier abrupt, en ferraille, au pied duquel s'ouvre un sentier qui filoche entre des herbes hautes, le long de la rive. Farida le prend souvent pour raccourci vers le bidonville, moi, de temps en temps, jusqu'au pont de l'abattoir qui surplombe notre pâté de maisons. Nous le longeons jusqu'à ce qu'il s'élargisse, et nous offre la possibilité d'une halte. Nous nous assoyons à fleur d'eau, couvrant nos jambes avec nos robes pour les protéger des piqûres des herbes. Là, sous l'ombre suffisante des arbres, le pépiement des oiseaux et le bruissement des feuilles, nous reprenons notre intarissable conversation – le lieu et les éléments en connivence avec nous. Jusqu'à la pluie, bonne fée, appliquée à ne pas plomber nos retrouvailles, patiente même quand elle menace de crever le matelas des nuages et que nous nous attardons trop.

Chaque fois que vient l'heure de partir, de nous lever éliminant à grands revers de main les boules de gratteron accrochées à nos robes, j'ai l'impression que nous abandonnons bien davantage derrière nous. Grâce des moments que nous venons de passer ensemble. Nous rentrons alors en silence, l'une derrière l'autre, jusqu'à ce que la mer nous tourne soudain le dos, au bout du sentier, retrouver nos existences intactes – Farida sa vie d'exilée entre ses murs de carton-pâte, et moi, cet entre-soi mâtiné de gris avec Paul-Dominique. Costumes prêts à enfiler, tombant impeccablement sur nos silhouettes, sans faux pli, tenus par des mains fantômes. Devant cette barrière de bois et de métal grinçant qui marque l'entrée du bidonville et jusqu'à laquelle je la raccompagne, il me vient alors, à l'instant de nous séparer, une décharge au corps, une douleur poitrinaire, les jambes flageolantes et les mains graissées de moiteur, la respiration défaillante. Cela ne me dure qu'un moment... Je la regarde passer la porte. Attends que sa silhouette s'évanouisse. Puis reprends mon chemin. Saut le talus à l'endroit où, un an plus tôt, elle m'a relevée de ma chute. Me retourne à plusieurs reprises de façon incontrôlée, m'attendant à ce qu'elle réapparaisse, et que revienne ce temps des premiers instants de la rencontre.